

Les annonces de mariage à la cathédrale de Lausanne

Autor(en): **J.Z.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 30

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177227>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vra avoir recours pour prévenir les inondations, exigent que des renseignements nombreux soient recueillis sur ce point.

MM. Roux, pharmacien, Piccard, commissaire, Nicati, docteur, présentent encore quelques communications qui terminent cette laborieuse journée.

S. C.

Les somnambules lucides.

Le *Journal de Genève* contenait dernièrement la déclaration d'un étranger venu à Genève pour consulter une marquise qui donne des consultations somnambuliennes. Il s'étonnait que cette dame eût pu lui décrire les symptômes de la maladie de son épouse et lui faire le portrait de son fils, n'ayant jamais vu ni l'un ni l'autre. De là, il semblait conclure que cette marquise lucide connaît tout, que rien ne lui est caché, et qu'ainsi elle doit lui avoir aussi révélé le remède nécessaire pour la maladie dont il se préoccupait.

Il est peut-être utile de rectifier des idées qui sont partagées par un grand nombre de personnes. Si cet étranger veut bien prendre la peine de lire ces lignes, dont l'auteur ne nie ni les phénomènes magnétiques, ni ceux des tables tournantes (mais sans y voir, bien entendu, des moyens de divination et de prophétisation), peut-être perdra-t-il les espérances flatteuses qu'il a pu concevoir relativement à l'objet de son inquiétude, mais au moins il restera dans le vrai et ne mettra pas sa confiance dans ces moyens illusoire et périlleux.

Le magnétisme animal, cette propriété si curieuse des corps vivants, appartient à tous les hommes, mais à des degrés singulièrement variables. Ceux chez qui le fluide est puissant, attirent à eux celui des autres hommes avec qui ils se mettent en contact, et cela en raison directe de leur force relative. Or, ce fluide porte avec lui nos facultés naturelles, notre mémoire, nos connaissances acquises, tous les dons de la nature et tous les fruits de l'éducation, en un mot, notre âme tout entière. Si ce courant s'établit de moi, que je supposerai faiblement pourvu, à un être plus richement organisé, alors mes facultés, tout ce que je sais, tout ce que je suis, passe momentanément en un courant invisible de mon corps, étui de mon âme et son docile instrument, dans le corps de ce somnambule; qui l'attire comme l'aimant attire le fer. Cela ne veut pas dire que j'aie moins d'esprit et d'instruction que lui; non, ma vanité peut se rassurer, ce n'est pas un esprit supérieur qui en absorbe un moindre; mais sans doute mon esprit est moins adhérent à mon corps que le sien, et il subit même la loi de l'attraction. Mon âme pénètre donc dans son corps, et, pendant cette période passagère, ses membres, sa bouche, ses yeux, son larynx, tout l'appareil des relations extérieures obéira à l'impulsion d'une âme étrangère, et servira d'instrument pour la transmission de ma pensée à moi, laquelle d'ordinaire avait mon propre corps pour organe. Mais cette fusion de deux êtres immatériels ne dure pas plus que le contact matériel qui y donne lieu. Si le rapport cesse, à l'instant mes facultés rentrent dans mon cerveau, pour lequel elles sont faites, mes connaissances se remettent dans mon appareil cérébral, qui a été fait pour les contenir. Mais pendant le déménagement passager de mes facultés et de mes notions acquises, l'étonnement de tout le monde est grand d'entendre sortir de la bouche de cette personne magnétisée des choses que je devrais savoir seul et dont elle ne devrait pas être instruite. Et moi je m'étonne plus qu'un autre, parce que je sais mieux qu'un autre que ces choses n'étaient connues que de moi seul. Il n'y a pourtant là point d'autre mystère, sinon que la partie matérielle de moi-même a été attirée par un fluide très supérieur en puissance, en sorte qu'un tiers est entré en partage de tout mon petit savoir, de mon bagage moral, et en a fait son profit, mais sans m'en dépouiller moi-même. Une fois ce mystère admis, tout s'explique aisément.

Tout saisi de m'apercevoir que ce somnambule savait ce que je sais, et ne réfléchissant pas qu'il ne le sait que par la raison que je le sais moi-même, et que je le lui ai communiqué par le contact, j'en conclus que c'est un être miraculeux, qu'il doit savoir ce que j'ignore, et je suis assez naïf pour le lui demander. C'est exactement comme si je me le demandais à moi-même, et comme si je recevais ma propre réponse par la bouche d'un tiers. Un somnambule est un écho, rien de plus.

Ainsi donc, si cette théorie est vraie, M^{me} la marquise, personne très-lucide, je l'admets, somnambule au fluide puissant, j'y consens, n'ignore rien de ce que je sais, on peut le croire, et cela aussi longtemps que dure le contact; mais elle ne sait rien de ce que j'ignore. J'en mettrais, comme on dit, ma main au feu. Je garantis donc à Messieurs les consultants qu'en allant dans le cabinet de la nouvelle Pythonisse, ils assisteront à un très-joli phénomène de physique, ou plutôt de physiologie amusante, mais qui n'est et ne sera rien de plus jusqu'à la fin des siècles. Ils n'acquerront donc pas la plus légère lumière sur les faits, à eux inconnus, à propos desquels ils auront la curiosité d'interroger l'oracle. Ce qu'ils savaient avant d'entrer, ils l'entendront de sa bouche; c'est joli, c'est curieux, mais c'est tout.

Avouons que les découvertes que notre siècle a faites dans le monde dit des esprits méritent de l'intérêt; mais hâtons-nous d'ajouter que ces découvertes ne sont susceptibles, ni d'avancer les sciences en général, sur tant de points restés obscurs, ni de rendre aux particuliers aucun service pour leurs intérêts personnels. Qu'on me dise ce que les magnétiseurs ont découvert depuis 80 ans qu'ils s'escriment à perte de vue! Si leur pouvoir divinatoire était réel, ils découvriraient des trésors cachés ou des secrets industriels qui, dès demain, les rendraient archi-millionnaires; au lieu de cela, on les voit vivre assez chétivement aux dépens d'un petit cercle de croyants. Par les moyens naturels d'investigation, l'homme a trouvé beaucoup de choses... Les moyens surnaturels du magnétisme n'ont rien trouvé du tout. Opérer des guérisons par les passes magnétiques est une affaire toute différente et plus croyable, car il n'y a rien ici de miraculeux. La puissance d'un bon magnétiseur, distribuant son fluide avec intelligence, peut aussi bien guérir une maladie que certains remèdes auxquels tout le monde a foi, et qui se prennent par fractions minimes. La guérison peut résulter de tout moyen physique; or, le magnétisme en est un; mais jamais guérison ne s'opérera par les divinations d'une somnambule. Appliqué à l'art de guérir, le magnétisme n'est pas un voyant que l'on consulte, c'est un remède que l'on prend. En de bonnes mains, il peut opérer dans certains cas; en particulier, il s'est souvent montré un anesthésique précieux.¹

(*Journal de Genève*).

Les annonces de mariages à la cathédrale de Lausanne.

Avant tout, nous autres paroissiens assidus au sermon de la cathédrale, supplions très-instamment l'autorité compétente de nous faire rémission d'une partie de la torture hebdomadaire à nous infligée chaque dimanche matin; nous voulons parler de l'interminable lecture des promesses de mariage, et nous pensons que nos chers pasteurs sont entièrement d'accord avec nous. Quiconque connaît notre assemblée du dimanche matin peut attester qu'il n'y a pas foule, loin de là.

¹ On nomme ainsi les agents qui procurent l'insensibilité, comme le chloroforme.

Quelques dames de la haute région, un plus grand nombre d'autres, forment les deux tiers du très petit troupeau. L'autre tiers se compose de fonctionnaires publics et de quelques particuliers. Par fois, nos soldats de la caserne comblent un peu le vide, mais franchement nous sommes loin de représenter la population de Lausanne. Par fois aussi, quelque étranger avance un nez curieux dans l'église pendant le service; c'est ou bien quelque Anglais entreprenant, ou quelque catholique qui se fourvoie. Prenons le premier: notre sacristain s'avance vers lui, et, s'en référant à l'affiche placardée à la porte, l'informe qu'il est défendu de visiter le temple durant l'office. Sur quoi l'Anglais pousse le classique *aoh!* il y a service! Quelquefois l'Anglais, expérimentateur, veut essayer de l'office. Mais enfin, même avec ce surcroît, nous ne représentons pas Lausanne.

En hiver, où la petite chapelle suffit seule à l'assemblée, c'est plus triste encore.

On nous force donc, disions-nous, d'avalier toutes les annonces de mariages, des Lausannois, des Vaudois, des étrangers, des catholiques, des Allemands, des Anglais même, sans compter par ci par là des annonces américaines ou russes, et on invite ceux qui connaîtraient quelques motifs d'opposition aux susdites promesses, de s'adresser... à qui donc?... Nous ne savons pas même de qui on nous a parlé.

Le temps que nos pasteurs mettent à lire la monstrueuse liste de tous les mariages de l'univers, ou peu s'en manque, est utilisé, par les plus innocents, à regarder les mouches. Quant à moi, j'étudie la construction symbolique de l'édifice. Nos dames baissent tristement la tête, lisent dans leur psaume, ou font la revue des toilettes.

Ne serait-il pas plus logique de publier les bancs de mariage dans le temple de la paroisse où les futurs conjoints demeurent? En St-Laurent, ceux de St-Laurent. En St-François, ceux de St-François; à Ouchy, ceux d'Ouchy; les catholiques à la messe, les Allemands dans leur temple, les Anglais dans le leur. Au moins on aurait l'avantage d'entendre parler de personnes connues.

Aujourd'hui, quand on a lu les annonces de mariages devant les bancs de la cathédrale, toute la ville de Lausanne et sa banlieue sont censées avoir entendu cette lecture; tout juste comme il y a trois siècles et demi, quand le curé de la même cathédrale avait avalé l'hostie et bu le vin, tout Lausanne était censé avoir communié.

J. Z.

Comme quoi on peut parler une langue sans le savoir.

Il y a quelques jours des dames étrangères s'arrêtaient tout à coup pour écouter des jeunes garçons qui s'apprétaient à jouer à *cache-cache*. Entendez-vous,

disait l'une d'elles, je crois que ces enfants parlent *suédois*. Et aussitôt ces dames prêtèrent toute leur attention au jeu; un des gamins venait de se retirer du cercle tout joyeux: il était *dehors*.

Aussitôt l'orateur, président ad hoc de la petite assemblée, recommença son jeu de mots et le répéta jusqu'à ce que se trouva désigné celui qui le premier devrait se cacher, puis aller à la recherche de ses camarades dès que retentirait l'*ouley*.

La répétition du couplet permit à ces dames de s'en faire une idée assez exacte; c'était la même rime et à peu près les mêmes mots qu'elles avaient entendus dans leur patrie, c'était du suédois; c'était de l'allemand de l'ancien temps.

Voici ce couplet, que nos lecteurs ont sûrement entendu ou peut-être répété bien des fois:

Enig benign top trai
Trif traf komm mehr
Ag de brod zinguenau
Tine pfaune douss house.

Ce couplet, généralement connu, peut bien être le même que celui des petits Suédois, puisque, dit l'historien, nos petits cantons suisses et l'Oberland ont été peuplés par les débris de l'armée des Cimbres, dont les Suédois faisaient partie.

Il est probable qu'on retrouve ce couplet, plus ou moins modifié, chez la plupart des peuples de race germanique. Nous avons sous les yeux un recueil de rimes, couplets, jeux d'enfants des petits Bâlois. Comme on peut le voir, le couplet a la même cadence, la même rime et en partie les mêmes mots:

Aenige bænige duppelde
Dychel Dachel domine
Ank brot in der Noth
Zimme pfanne dusse stoht.

Les deux premiers vers n'ont pas, que je sache, de signification; quant à celle des deux derniers, je pense que tout Allemand pourra la donner.

Il peut paraître singulier que nos enfants vaudois se servent, dans leurs jeux, de l'allemand, pour lequel ils sont loin d'avoir beaucoup de goût, bien plus encore que de trouver quelques-unes de leurs rondes favorites, écrites en allemand avec l'orthographe la plus bizarre, par exemple celle-ci:

Sette öng trang schato
Watte watte virevo, etc.

pour: « C'est un grand château, etc. »

On pourrait trouver dans ces jeux de rondes et autres la matière de quelques articles intéressants. Nous signalons le fait à nos jeunes littérateurs.

S. BLANC.

La pluie... toujours la pluie!

On se lève, on ouvre sa fenêtre, et l'on dit d'un air attristé: il pleut!...

Le lendemain matin, on met de nouveau la tête à la